

♦ CULTURE ♦

ARTS VISUELS

Étonnante biennale dans Portneuf

ISABELLE PORTER

Deschambault — Une biennale consacrée au lin... On a déjà vu thème plus vendeur. Or l'événement organisé à Deschambault défie bien des préjugés et démontre que l'art contemporain a sa place à la campagne et que le lin a la sienne dans l'art contemporain.

Dans l'église, Giorgia Volpe, une artiste de Québec d'origine brésilienne, anime un sympathique atelier de broderie. Autour de la table, grand-mères et jeunes filles papotent tout en brodant dans la grande nappe blanche une petite pensée. *«Je ne savais pas broder avant cet atelier. Ce sont elles qui me l'ont appris et maintenant je le montre aux autres»*, explique l'artiste. *«Le travail, c'est la rencontre. Le reste, ce n'est qu'un prétexte»*, ajoute-t-elle en riant.

Les organisateurs de la biennale qui a débuté en mai et se termine en septembre ont eu l'idée d'ouvrir

leur événement à toutes sortes d'artistes dont plusieurs ne sont pas d'emblée familiers avec le lin. Au fond, le lin n'est qu'une façon de plus de tisser des liens entre les gens du village et l'art, entre le patrimoine et la culture d'aujourd'hui.

Quelques œuvres ont été intégrées avec goût à la belle église de Deschambault (1835), conçue par Thomas Baillargé. Dans la cage d'escalier, la jeune Chantale Simard a conçu un étrange mobile fluorescent à partir de l'étope, un résidu du lin. Donald Vézina, qui coordonne l'Association du patrimoine explique que toutes les œuvres présentées devaient être conçues à partir d'au moins 75 % de lin.

Les artistes sélectionnés par la commissaire Carole Baillargeon viennent de partout et, sauf erreur, ce sont toutes des femmes. Sur le terrain derrière l'église, la Finlandaise Kaarina Kellomäki a tressé les cheveux de la plante avec parci-

monie pour produire des formes d'autant plus curieuses qu'elles émergent de la nature. Bel exemple de *land art*, l'œuvre montre une nature débordante de vie, les herbes de lin luttant pour défaire ou recomposer les espèces de *dreadlocks* tressés par l'artiste.

Tout près de là, dans la portion est du cap Lauzon, Karen Trask nous invite à nous asseoir sur un divan de verdure avec vue sur le fleuve. L'autre partie de l'œuvre évoque le linçul, terme qui, comme le mot «linge», fait référence à la fibre de lin. Au cours d'une performance, l'artiste rendra hommage à tous les résidents du cimetière local, dont les noms écrits sur du papier de lin seront reliés entre eux par un long fil.

Poétiques, raffinées, les œuvres ont en commun d'avoir nécessité beaucoup de travail. L'une des artistes a d'ailleurs fait remarquer que la véritable matière première ce n'était pas le lin

mais bien le temps.

À l'intérieur du vieux presbytère érigé en 1815, on peut voir les superbes gilets de Raika Jokinen, une autre artiste finlandaise. Ses parures d'une fragilité et d'une finesse inouïes tiennent à de minuscules petits fils. Dans le livre qu'on prépare sur la biennale, Lise Bissonnette devra écrire un texte inspiré par cette œuvre. Au dernier étage, Françoise Micoud s'est inspirée du labeur des oiseaux pour concevoir une vingtaine de petits nids. On peut aussi en profiter pour jeter un regard nouveau sur les tressages de Mme Kellomäki. On peut aussi retourner dehors et jeter un nouveau regard vers le fleuve.

Collaboratrice du Devoir

BIENNALE DU LIN

Jusqu'au 2 octobre,
à Deschambault

www.biennaledulin.ca